

récente recrue malheureuse dans ses rangs toutes les chances de se faire valoir.

(’en était déjà trop !

De bons vieux libéraux avaient même fait litière de leurs préférences, de leurs inclinations politiques pour céder la place à cet homme qui était venu s’imposer à la tête de notre brillante phalange de Québec après avoir contribué hasardeusement à la déchéance du parti dans lequel et par lequel il avait toujours vécu !

Quel grand exemple de noblesse de caractère donna Laurier lorsque, après la victoire, n’écoulant que son grand cœur, se mettant au-dessus de toutes les rancunes partisanes, oubliant toutes les injures sanglantes qu’avaient bavées sur lui, sa vie durant, Joseph-Israel Tarte, passant l’éponge sur tout, prêtant oreille aux sollicitations empressées de l’intéressé et de son entourage, le grand Canadien-français lui tendit fièrement la main et en fit son bras droit au timon des affaires publiques !

Avons-nous besoin de rappeler le *tolle* de protestations sincères qui s’éleva de tout le district de Montréal qui avait combattu si vaillamment dans la lutte !

Puis vinrent les craintes, les inquiétudes fiévreuses.

Qui a bu boira.

Qui a trahi trahira, disait-on

On ne se gênait pas pour appréhender de tristes choses sur l’avenir du parti libéral.

Et on avait raison.

Il a toujours été de devise dans le parti libéral de gagner ses épaulettes avant d’y avoir voix au chapitre.

Les rares gouvernements libéraux qui n’ont pas voulu accepter cette consigne ont payé de leur chute leur négligence ou leur imprudence.

Ce pauvre Mercier, qui était appelé à

faire beaucoup pour notre race, a dû songer souvent à ce précepte lorsque les jours de deuil furent venus !

Mais il était trop tard.

La dégringolade avait été trop accentuée, préparée comme elle l’était par ceux mêmes qu’il avait comblés de ses faveurs.

De véritables amis du parti lui avaient pourtant bien levé un coin du voile sur ce que lui réservait l’avenir s’il continuait à n’écouter que son entourage.

La débâcle survint.

Le pays perdit un homme précieux et lui, un prestige important.

Voilà les grandes leçons que l’histoire des partis politiques enseigne et dont nos gouvernants ne savent jamais profiter !

En 1892, des libéraux influents se sont vus désertés par tous et menacés presque de leur tête pour s’être faits prophètes de malheurs qui sont bien survenus.

La leçon a suffi.

On ne semble pas avoir aujourd’hui la vertu de vouloir travailler pour la sauvegarde de l’honneur du parti, malgré ceux qui sont payés pour le diriger.

Les choses qui se sont passées à Ottawa dernièrement au sujet du Drummond sont simplement écœurantes et font hausser les épaules à tous ceux qui tiennent au prestige du nom libéral.

Ah ! si l’on pouvait scruter au fond des cœurs et constater la colère sourde qui germe et grandit, attendant patiemment son heure !

Ce fameux marché du Drummond était la chose de M. Tarte ; c’est lui qui l’a fait mousser. Si le Sénat est intervenu, il n’y a pas été de sa faute, qu’on le sache bien.

Nous avons toujours compris que libéral était synonyme d’honnêteté et que le